Célestins
THÉÂTRE DE LYON

DOSSIER
DE PRESSE

24, 25 ET 26 MAI 2018

# BOTALA MINDELE

RÉMI DE VOS / FRÉDÉRIC DUSSENNE



© Thomas Ehretsmann

# CONTACT

## CONTACT PRESSE

**Magali Folléa**
**04 72 77 48 83**
**magali.follea@theatredescelestins.com**

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse
et photos des spectacles sur notre site

**presse.theatredescelestins.com**
**Mot de passe : PRESSE4883**

24, 25 ET 26 MAI 2018

# BOTALA MINDELE

DE RÉMI DE VOS
MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC DUSSENNE

---

AVEC
PHILIPPE JEUSETTE, RUBEN, 50/60 ANS, HOMME D'AFFAIRE
VALÉRIE BAUCHAU, MATHILDE, 45/50 ANS, FEMME DE RUBEN
PRISCILLE ADADE, LOUISE, 20/25 ANS, EMPLOYÉE DANS LA MAISON
BENOÎT VAN DORSLAER, DANIEL, 50/55 ANS, ENTREPRENEUR
STÉPHANE BISSOT, CORINNE, 45/50 ANS, FEMME DE DANIEL
JÉRÉMIE ZAGBA, PANTHÈRE, 20/25 ANS
ETIENNE MINOUNGOU, DYABANZA, 50/55 ANS, POLITIQUE

---

**Dramaturgie et mise en scène** : Frédéric Dussenne
**Assistant à la mise en scène** : Quentin Simon
**Scénographie** : Vincent Bresmal
**Costumes** : Romain Delhoux
**Lumière** : Renaud Ceulemans
**Vidéo** : Dimitri Petrovic
**Cadreur** : Maxime Jennes
**Musique originale** : Jérémie Zagba
**Son** : David Defourt

Coproduction : L'acteur et l'écrit, Rideau de Bruxelles, Théâtre de Poche, Atelier Théâtre Jean Vilar (LLN), Théâtre des Célestins (Lyon, France) et le Théâtre de Liège.
**Création le 12 septembre 2017 au Théâtre de Poches de Bruxelles**

# CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

Jeu 24 mai à 20h30
Vendredi 25 mai à 20h30
Samedi 26 mai  à 20h30

Durée envisagée : 1h40

# PRÉSENTATION DU PROJET

Au printemps 2011, L'acteur et l'écrit créait *Occident* de Rémi De Vos. Un coup de coeur pour une écriture puissante et singulière, une langue d'une précision chirurgicale. Un (auto) portrait occidental sans concession, aussi. Un miroir. Nous n'avions aucune idée alors des suites que pourraient avoir cette aventure. Cent représentations plus tard, force est de constater que notre intuition était juste. Rémi De Vos est venu voir le spectacle à Bruxelles à plusieurs reprises. A l'issue d'une représentation, je lui ai demandé sur quoi il travaillait. Il m'a dit qu'il écrivait une pièce sur le Congo. Je lui ai lancé, comme une boutade, qu'il n'allait tout de même pas confier à une compagnie française une pièce sur notre ex colonie ... Il m'a envoyé le texte. Et là, j'ai arrêté de plaisanter. Je lui ai demandé avec insistance de nous en confier la création mondiale. Ce qu'il a fait.

Frédéric Dussenne



# NOTE DE DRAMATURGIE

C'est le soir. Il pleut. A Bruxelles ? A Kinshasa ? Ruben attend, l'oeil rivé à la fenêtre. Il épie. Mathilde le regarde faire, un peu irritée. Il fait très noir dehors. On perçoit soudain la lumière des phares d'une grosse voiture. Un petit air de polar Lynchéen ?

Ruben et Mathilde ont invité Daniel et sa femme, Corinne, à dîner. Ce n'est pas la première fois. Ruben se demande comment Daniel fait pour être toujours si exact à ses rendez-vous. Il est persuadé qu'il arrive à l'avance et se gare non loin de la maison, attendant le moment de faire son entrée.

Comédie des apparences. Obsession du paraître. C'est plutôt du côté de Feydeau qu'il faudrait chercher. De sa cruauté. De la vacuité des vies bourgeoises qu'il dépeint. Les nôtres.

Daniel a un projet qui concerne le caoutchouc et qui implique les pouvoirs publics congolais. Il a besoin de l'entremise de Ruben pour entrer en contact avec le ministre compétent.

Godot ne viendra pas ce soir là. Mais il a perdu tout son mystère...

Comme dans la pièce de Beckett, la scène d'exposition se répétera presqu'à l'identique en deuxième partie. Mais, ce soir-là, l'homme de pouvoir s'est annoncé. Il ne vient pas pour Daniel ; il vient pour Ruben. Pour lui signifier que l'important chantier public qu'il était sensé décrocher auprès du gouvernement congolais a été accordé aux chinois.

S'ensuit un pitoyable argumentaire « droitsdel'hommiste » d'une telle mauvaise foi qu'il laisse évidemment le ministre africain de glace.

Botala mindele pourrait se traduire approximativement par : « Regardes l'homme blanc ! ».

Ruben regarde par la fenêtre, mais c'est son reflet qu'il voit. *Botala Mindele* n'est pas une pièce sur le colonialisme, c'est une pièce où l'homme blanc « regarde l'homme blanc », pris à son propre piège. « Rien à faire », dit Estragon. « Je commence à le croire », lui répond Vladimir.

"Avec la destruction du système public de santé, la diminution de la couverture vaccinale, l'abandon des politiques de prévention et la dégradation de la situation sanitaire ont des effets tragiquement spectaculaires, comme le retour de la tuberculose et même du paludisme. Dans les écoles, les enseignants mesurent les ravages de la malnutrition au nombre d'enfants qui s'évanouissent en classe. Quant aux retraités, dont les pensions ont été maintes fois amputées, ils ne peuvent plus faire face aux besoins les plus élémentaires. ». Ces mots ne décrivent pas un pays d'Afrique noire. Ils ont été prononcés récemment par un homme politique grec...

Pris au piège de son cauchemar néolibéral, mis à nu, l'homme blanc a perdu tout pouvoir de fascination. Suprême ironie, il se fait doubler, économiquement, par le dernier empire « communiste » de la planète. A quel renoncements masochistes faudra-t-il encore qu'il s'abaisse pour survivre dans la jungle impitoyable qu'il a lui-même créée et à laquelle il se livre pieds et poings liés, au mépris des valeurs qui ont pourtant fondé la civilisation dont il revendique encore la supériorité sur le reste du monde ? Mondialisation, obsession de la croissance, traités internationaux dégradants des points de vue éthiques, écologiques et sociaux, tribunaux d'exception défendant les forts contre les faibles ... Suicide.

Regarde l'homme blanc ...

# NOTE DE DRAMATURGIE

Tranche de vie ? Documentaire socio politique ? Non : cauchemar hilarant.

Et derrière cette farce macabre, le manque, le désarroi, la fascination de cet homme blanc qui se croyait sur le toit du monde pour cette Afrique, représentée ici par les deux domestiques noirs, Louise et Panthère, dont la sensualité électrique fait tourner la tête à toute la maison, qu'il n'est jamais parvenu à considérer comme un partenaire égal et qui, aujourd'hui, n'a plus besoin de lui.

Une fois le ministre sorti, le vernis bourgeois s'effrite. Sexisme, mépris de classe, culpabilités enfouies, frustration sexuelle, névrose, impuissance, tout explose en feu d'artifice final à la face du spectateur qui, hurlant de rire, se demande s'il ne devrait pas pleurer. Est-ce bien de lui qu'on parle ?



# NOTE DE MISE EN SCÈNE

Il s'agit avant tout de mettre en scène une langue. On a dit, déjà, la précision presqu'effrayante de l'écriture de De Vos. C'est d'abord un dialoguiste. Ses pièces ne naissent pas d'une idée ou d'un concept, mais d'un échange verbal. Il écrit des bouts de dialogue et, soudain la conversation dérape. C'est à partir de ces dérapages que s'élabore une structure, souvent impitoyable. C'est du théâtre de parole. Puissamment oral.

La ponctuation de *Botala Mindele* a ceci de particulier qu'elle orchestre une cacophonie. Un langage de sourd. Ces couples usés par la vie commune, ces classes sociales opposées, ces cultures irréconciliables ne s'écoutent pas. Il s'agit de rendre audible cette choralité dissonante qui est la matière tragi-comique de la pièce et dont l'émergence est l'enjeu principal du spectacle à créer.

La parole est ici performative. A mille lieues de la construction de personnages, il s'agit de faire émerger un chaos sonore. De mettre les acteurs à l'épreuve physique de la parole. Que les mots les épuisent, les disloquent, les livrent aux spectateurs dans la nudité de l'instant. Transparents.

Mettre en scène cette écriture là, c'est d'abord mettre en son. Débusquer les lapsus, quiproquos, décalages, glissements insensibles de la conversation à l'insulte. Prendre, couper la parole, chauffer le débat. Et faire apparaître en contrepoint, le vide. Atteindre à une densité de silence qui radiographie la stupeur, la gêne, la faille d'où s'échappera le ridicule. Rester à la table jusqu'à ce que la violence de la parole mobilise le corps. Que le passage à l'acte catastrophique devienne irrépressible. Barthes dit de la tragédie qu'elle est « un échec qui se parle ». L'échec du langage, chez De vos, débouche sur une orgie affolée, femmes et hommes se succédant dans la guérite exiguë du jeune gardien noir, devenu objet du fantasme masochiste d'un Occident en perte de repère qui s'auto-détruit.

Jean Louvet écrit, dans *Le Fil de l'Histoire* : « De la scène, bien sûr, la salle vous regarde – ce qui reproduit la scène primitive : être regardé – mais, de la scène, vous construisez un univers qui regarde la salle, qui renvoie le regard. » Qui dit regard, dit d'abord visage.

Visages qui parlent mais aussi qui écoutent, dans ce qui doit avoir l'apparence banale d'un salon, avec son inévitable canapé. Que l'action se situe en Afrique ne doit pas nous leurrer : on parle ici de l'Europe. Le spectateur ne quittera jamais le confort douillet de l'intérieur bourgeois occidental. Il imaginera l'extérieur, en regardant Ruben l'épier, de derrière une fenêtre, qui, au fond, ne renvoie qu'un reflet. Derrière le salon, il y a la cuisine, arrière boutique du rituel bourgeois. Comme dans les restaurants européens, ce sont les jeunes africains qui y officient servilement. Il y a un troisième espace : le jardin. Un gouffre noir que le spectateur ne verra jamais et sur lequel tombe à deux reprises la pluie tropicale.

C'est Dyabanza qui prononce la phrase qui donne son titre à la pièce : « Botala mindele. » « Regarde l'homme blanc. » C'est à Louise, la jeune domestique noire, qu'il l'adresse à ce moment-là. Comme s'il lançait un avertissement à la nouvelle génération.

Le dispositif scénographique est un piège. A l'avant plan cour, le canapé. A l'avant plan jardin, un panneau avec une porte donnant sur un hors champs – jardin, cuisine, guérite du gardien … Les parois de la scénographie sont autant d'écrans où seront projetés les visages des protagonistes captés en direct par le jeune acteur noir qui joue Panthère. Clignement d'oeil, respiration, battement de veine, soupir, larmes. L'intimité rendue publique. Volée.

Certaines scènes sont jouées en linguala. La traduction de ces dialogues sera également projetée sur les parois, mettant les spectateurs dans la complicité des personnages africains qui se servent de cette langue que les blancs ne comprennent pas, pour communiquer entre eux, générant quiproquos et malaise.

Dans la débandade finale, la caméra se retournera vers la salle, comme les armes des gardiens, dans *Combat de Nègre et de Chiens de Koltès,* surexposant le spectateur.

# RÉMI DE VOS



Rémi De Vos est né le 17 mars 1963 à Dunkerque. Nous avons le même âge et nous sommes nés à quelques encablures l'un de l'autre. Son bac en poche, il monte à Paris et suit des cours de théâtre, tout en vivant de petits boulots. Il exerce des métiers divers et variés : gardien, magasinier, réceptionniste d'hôtel, ouvreur de théâtre, serveur, surveillant d'internat, ouvrier dans la métallurgie, maçon, assistant-photographe, comédien, ambulancier, peintre en bâtiments, employé de banque, vendeur au porte-à-porte, garçon de bureau, déménageur...

Malgré ces périodes fastes, il lui arrive aussi de ne rien faire du tout. Il se met alors à écrire. Sa première pièce, *Débrayage* obtient une bourse de l'association Beaumarchais et est mise en scène de nombreuses fois. *André le Magnifique*, co-écrite avec les acteurs, obtient plusieurs Molières.

Rémi est un dialoguiste cruel et précis. Son écriture dissèque le politique au prisme de l'intime. A moins que ce ne soit le contraire ... Sa vision, sans complaisance, de la débandade occidentale, est compensée par une humanité profonde, charnelle, qui ne condamne aucun personnage.

Il est aujourd'hui l'un des plus grands auteurs de théâtre français vivants. Il est artiste associé au Théâtre du Nord.

Frédéric Dussenne

# FRÉDÉRIC DUSSENNE



Frédéric Dussenne, est acteur, metteur en scène, pédagogue et auteur. Il a fondé sa propre compagnie, L'Acteur et L'Ecrit en 1996 après dix ans d'expérimentations théâtrales au sein du collectif des Ateliers de l'Echange qui a construit son esthétique sur la confrontation de différentes disciplines artistiques (écriture, arts plastiques, performance, musique, mise en scène … ).
Il est aujourd'hui artiste associé au Rideau de Bruxelles et au Théâtre de la Vie. Il coordonne depuis vingt ans le projet pédagogique du domaine du théâtre à Art ² (Ecole supérieure des arts de Mons). Il y est également professeur d'art dramatique.
Il a travaillé comme pédagogue au Conservatoire de Bruxelles, à l'Opéra studio van Vlaanderen, en Italie, en France, au Burkina Faso, aux Etats-Unis et au Québec. Son travail pédagogique a fait l'objet d'une publication : « Frédéric Dussenne, Radiographie d'un enseignement » de Cédric Juliens aux éditions Lansman.
Son travail de metteur en scène, riche de plus de 80 réalisations, a été créé dans les principales institutions belges francophones et représenté un peu partout en Wallonie, à Bruxelles, en Flandre et à l'étranger. Il alterne le répertoire – Molière, Racine Shakespeare, Feydeau, Pirandello, Claudel, Rimbaud, Hugo, Bond, Pasolini, … - la création et l'écriture de plateau. Il est particulièrement attentif aux auteurs contemporains de Belgique francophone, dramaturges ou non – Louvet, Lejeune, Bauchau, Laloy, Willems, Cliff, Sigrid, Fabien, Durnez, Debroux, Bauchau, Detrez, Mabardi, … Il s'intéresse également au nouveau cirque et à l'opéra. Il a reçu à deux reprises le prix de la critique du meilleur metteur en scène. En 2000 pour *OEdipe sur la Route* de Henry Bauchau et Michèle Fabien et *Les Miroirs d'Ostende* de Paul Willems. En 2003 pour *Combat de Nègre et de Chiens* de Bernard-Marie Koltès et *Le Livropathe* de Thierry Debroux.

Comme acteur, il a joué Dostoïevsky, Ionesco, Queneau, Cocteau, de Ghelderode, Koltès, Molière, Bolano, Gorky, Feydeau, Kleist, Willems … Sous la direction de Adrian Brine, Dominique Serron, Janine Godinas, Pierre Laroche, Olivier Coyette, Nele Paxinou, Herbert Rolland, Hélène Gailly, Françoise Bloch, Barbara Bua …Il a été nominé dans la catégorie Meilleur Seul en Scène aux Prix de la Critique 2007 pour Le Voyage à La Haye de Jean-Luc Lagarce mis en scène par Olivier Coyette au Théâtre de Namur et au Théâtre Le Public.

Au cinéma, on a pu le voir notamment dans *Pantone 549* de Samy Brunett, *Belhorizon* de Inès Rabadan, *Le Gamin au*

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

BILLETTERIE : 04 72 77 40 00
ADMINISTRATION : 04 72 77 40 40
WWW.THEATREDESCELESTINS.COM
4 RUE CHARLES DULLIN - 69002 LYON

Banque Rhône-Alpes

VILLE DE LYON